

Colloques d'histoire des connaissances zoologiques

— 2 —

**Contributions à l'histoire
des connaissances zoologiques**

Journée d'étude
Université de Liège, 17 mars 1990

Éditeur : Liliane BODSON
avec la collaboration de Roland LIBOIS

Université de Liège

1991

**Groupe de contact interuniversitaire sur l'histoire des connaissances zoologiques
et des relations entre l'homme et l'animal**

Sous l'égide du F.N.R.S.

Présidence : Liliane BODSON

Secrétariat : Roland LIBOIS

Correspondance et communications :

Université de Liège,
Institut de Zoologie,
quai Éd. Van Beneden, 22,
B-4020 Liège 2 (Belgique).

Dépôt légal : D/1991/5708/01

ISSN : 0777-2491

Tous droits de reproduction réservés.

Les opinions sont librement émises dans le volume sous la seule responsabilité
de leurs auteurs.

Érasme et le monde animal

Franz BIERLAIRE*

Pour traiter le sujet dont j'ai choisi de vous entretenir, il faudrait lire ou relire les onze gros volumes de la correspondance d'Érasme et les onze lourds in-folios de ses œuvres complètes. Aussi me bornerai-je aujourd'hui à poser les jalons de l'étude que la zoologie d'Érasme me semble mériter, en indiquant quelques pistes à suivre, mais aussi quelques problèmes à résoudre.

À ma connaissance, Érasme ne possédait aucun animal de compagnie. Il n'est d'ailleurs jamais représenté avec un animal par ses illustres portraitistes, contrairement aux usages du temps, dont témoignent notamment les portraits de saint Jérôme: le patron des humanistes est souvent accompagné par un lion, qui n'est toutefois pas le sien, mais celui de saint Gerasime (RÉAU, III [1958]: 742).

L'animal le plus familier à Érasme est sans nul doute le cheval: on trouve dans sa correspondance des récits détaillés de ses voyages équestres (ALLEN: n^{os} 867 et 1342), des allusions à des locations de chevaux (ALLEN: n^o 119) et à des chevaux reçus en cadeau¹; on peut lire dans les *Colloques* un amusant dialogue sur les ruses des maquignons et un autre décrivant les multiples tâches qui incombent à un garçon d'écurie (ASD, I-3: 160-161, 430-432). Érasme était un excellent cavalier (HOYOUX, 1968: 315-325): c'est sur un cheval qu'à deux reprises il franchit les Alpes, composant à

* Université de Liège, Histoire, place Cockerill, 3, B-4000 Liège 1 (Belgique).

¹ LAWARRÉE, 1973: 356-357; ALLEN: n^{os} 80, 225, 412, 413, 416, 453, 457, 781, 782, 785, 786, 829, 1488, 2856. — Érasme cessa de monter vers 1524 (ALLEN: n^{os} 1422, l. 23-24; 2192, l. 64-67).

l'aller, « le papier appuyé sur la selle », dit-il, « un poème alpestre ou plutôt équestre » (ALLEN, I: 4, l. 8-27) et commençant au retour, dans les mêmes conditions, son ouvrage le plus célèbre, *l'Éloge de la Folie* (ASD, IV-3: 67, l. 2-5)².

L'espèce animale dont Érasme parle assurément le plus souvent est le poisson, dont la seule odeur met sa santé en péril. Les textes où il dénonce la marée pourrie et surtout l'obligation d'en manger les jours maigres sont innombrables (BIERLAIRE, 1982: 148, 157; HOYOUX, 1950: 111-120). Le plus intéressant est le savoureux colloque entre un boucher et un poissonnier, intitulé *Ichthyophagie* (février 1526): les deux commerçants dissertent en véritables théologiens des constitutions humaines relatives au choix des aliments (ASD, I-3: 495-536), qui fournissent également le thème du *De interdicto esu carniarum* dédié à l'évêque de Bâle (1522). Érasme y souligne notamment le fait que le carême n'est une période de privation que pour les pauvres, les riches ayant les moyens de se procurer des poissons rares comme le scare, la murène, le silure, le mulot, ce qui m'amène à ma première question: avait-on, au XVI^e siècle, une connaissance autre que livresque de ces poissons qu'Érasme associe au luxe de la table et souvent d'ailleurs au nom de Lucullus? Pour nourrir votre réflexion, j'ajouterai qu'Érasme précise: « le silure, qu'on appelle vulgairement *sturio* » (s'agit-il de l'esturgeon?) et qu'il cite aussi, parmi les poissons recherchés, la *trocta*, appelée aussi *throtta*, poisson géant du lac de Constance: est-ce une variété de truite (LB, IX: col. 1202 F; ALLEN: n° 1342, l. 396-398; ASD, I-3: 228 et 731)?

Érasme observe-t-il le monde animal? On trouve dans sa correspondance l'étonnant portrait d'un cheval offert par l'archevêque de Canterbury (ALLEN: n° 1488, l. 44-54), mais aussi la description d'une course de taureaux à laquelle il a assisté dans la cour du palais du pape Jules II: « Je n'ai jamais pour mon compte trouvé de plaisir à ces jeux cruels, vestiges du paganisme antique » (ALLEN: n° 3032, l. 417-433; cf. LB, X: col. 1754 B-D. Voir aussi LB, IX: col. 516 C-517 A et LB, V: col. 458 F). Dans les *Adages*, Érasme fait allusion aux nombreux ours dressés pour la danse que

² La Maison d'Érasme à Anderlecht conserve une édition allemande de l'ouvrage (Berlin, G.-J. Decker, 1781), ornée d'une gravure due à Daniel Chodowiecki (Dantzig, 1780), immortalisant la scène.

l'on rencontre en Angleterre et condamne les spectateurs autant que les montreurs de ces animaux particulièrement voraces, nourris à grands frais, uniquement pour le plaisir, alors que tant de pauvres gens meurent de faim (*LB*, II : col. 1037 E)³. Dans les *Colloques*, il s'intéresse au comportement d'un singe qu'il a vu de ses yeux dans la maison de Thomas More, singe qui est peut-être celui représenté par Hans Holbein dans son croquis de la famille de l'ami anglais d'Érasme (*ASD*, I-3 : 706-707; GERLO, 1969 : 40-41). Dans les *Colloques* encore, Érasme décrit longuement une maison de campagne qu'il ne peut pas avoir inventée, où l'on trouve une grande volière remplie d'une multitude d'oiseaux différents :

Ils sont tous si apprivoisés et si doux, dit le maître de maison, que, quand je dîne ici la fenêtre ouverte, ils volent sur la table et prennent à manger jusque dans les mains. Si je me promène sur ce pont volant que vous voyez, en causant avec un ami, ils accourent, observent et se perchent sur mes épaules ou sur mes bras; ils ont perdu tout sentiment de crainte, parce qu'ils savent qu'on ne leur fera pas de mal. (ASD, I-3 : 239-240).

Si Érasme semble ici sous le charme du spectacle qu'il offre à ses lecteurs, il condamne ailleurs ceux qui nourrissent des animaux *animi causa, ad voluptatem, non ad usum*. Ainsi, dans les *Adages*, lorsqu'il évoque les chiens de Mélitè (Malte ou Meleda), « ces chiens, dit-il, que beaucoup de bonnes femmes tenaient en plus haute estime que leur propre mari, ces chiens sans autre utilité que la distraction de matrones gâtées et oisives, et qu'à notre époque encore on aime d'une façon étonnante ». Érasme ne conçoit pas que l'on puisse élever des chiens autres que de garde ou de chasse (*LB*, II : col. 585 A, 798 A-C, 1037 C-F), ce qui ne l'empêche pas de dénoncer féroceement la chasse à courre dans l'*Éloge de la Folie* :

Rangeons parmi ces illusionnés les chasseurs forcenés, dont l'âme n'est vraiment heureuse qu'aux sons affreux du cor et dans l'aboiement des chiens. Je gage que l'excrément des chiens pour eux sent la cannelle. Et quelle ivresse à dépecer la bête! Dépecer taureaux et béliers, c'est affaire au manant; au gentilhomme de tailler dans la bête fauve. Le voici, tête nue, à genoux, avec le coutelas spécial qu'aucun autre ne peut remplacer; il fait certains gestes, dans un certain ordre, pour découper certains

³ Cf. le *Tanzbär* de Hans Burgkmair der Ältere (1496), reproduit dans l'ouvrage de KORENY, 1985.

membres suivant le rite. Autour de lui, la foule, bouche bée, admire toujours comme un spectacle nouveau ce qu'elle a vu déjà plus de mille fois, et l'heureux mortel admis à goûter de l'animal n'en tire pas mince honneur. À force de poursuivre les bêtes fauves et de s'en nourrir, les chasseurs finissent par leur ressembler; ils n'en croient pas moins mener la vie des rois.

(ÉRASME, trad. de Nolhac, 1953 : 79–81).

Vous devez avoir compris qu'une étude exhaustive sur Érasme et le monde animal comporterait, dans les notes, des références à chacun des ouvrages qui constituent une œuvre aux dimensions d'une bibliothèque, une bibliothèque dont vous me permettrez de poursuivre l'inventaire par le *De pueris* (septembre 1529), traité sur l'éducation des enfants, où la nature et l'idée de nature sont présentes à toutes les pages.

Quand la nature te donne un fils, écrit Érasme, elle ne te livre pas autre chose qu'une masse de chair non dégrossie. C'est ton rôle de façonner pour la meilleure des dispositions une matière qui t'est soumise et obéissante en tout point. Si tu chômes, tu as une bête (*fera*). Si tu veilles, c'est un dieu, pour ainsi dire, que tu obtiens!

Rien ne distingue — physiquement et mentalement — le petit d'homme de l'ourson :

Les ourses, dit-on, poursuit Érasme, donnent naissance à une masse de chair informe qu'elles mettent longtemps à façonner et à modeler à coups de langue : mais aucun ourson n'est aussi informe que ne l'est, à sa naissance, l'esprit de l'homme. Si tu ne le façonnes et ne le modifies avec grand soin, tu seras père d'un monstre et non d'un homme.

(ÉRASME, trad. Margolin, 1966 : 390–391).

C'est la raison, mise en branle et en œuvre par l'éducation, qui informe cette matière brute, purement animale, qu'est l'esprit de l'enfant à sa naissance :

Les chevaux naissent chevaux, quand bien même ils seraient inutilisables; mais les hommes, crois-moi, ne naissent pas hommes, ils sont faits tels. Les hommes primitifs, qui menaient dans les forêts, sans lois et sans règle, une vie de promiscuité et de nomadisme, ressemblaient davantage à des bêtes (*ferae*) qu'à des êtres humains. C'est la raison qui fait l'homme.

(ÉRASME, trad. Margolin, 1966 : 388–389).

À son arrivée dans l'existence, l'être humain, à la différence des animaux, est doué de très peu d'instincts, mais il possède de grandes capacités et une immense disponibilité :

La nature a attribué aux autres créatures la vitesse ou la faculté de voler, une vue perçante, un corps vigoureux et volumineux, des écailles, une toison, un pelage, des lamelles, des cornes, des griffes, du venin, avantages qui leur permettent à la fois d'assurer leur propre sauvegarde, de pourvoir à leur nourriture et d'élever leurs petits. L'homme est le seul être que la Nature ait produit avec un corps mou, nu, dépourvu de toute armure; mais à la place de tous ces attributs, elle l'a gratifié d'un esprit doué pour le savoir, parce qu'en lui seul il les contiendrait tous, à condition d'être exercé. On sait par ailleurs que les animaux ont d'autant plus de sagesse instinctive qu'ils ont moins d'aptitudes pour apprendre. Les abeilles n'apprennent pas à construire leurs alvéoles, à amasser le pollen, à fabriquer le miel; les fourmis ne sont pas instruites à rassembler dans un trou en été de quoi vivoter pendant l'hiver; tout cela, elles le font par instinct naturel. Mais l'homme ne sait ni manger, ni marcher, ni parler, sans une instruction préalable.

(ÉRASME, trad. Margolin, 1966 : 384-385).

Si ni l'amour ni la raison ne peuvent nous enseigner ce que nous devons de sollicitude à nos enfants, dans leur premier âge, poursuit Érasme, nous pourrions au moins prendre exemple sur les bêtes brutes (*a brutis animantibus*) :

Ne voyons-nous point chaque animal, non content de donner la vie et la nourriture à ses petits, les former encore selon leur fonction naturelle spécifique? L'oiseau est né pour voler; tu reconnais qu'il est formé et instruit dans ce but par ses parents. Nous voyons dans nos maisons comment les chats montrent la voie et exercent leurs chatons à chasser les souris et les petits oiseaux, du fait que leur nourriture en dépend. Ils leur montrent la proie encore vivante, ils leur enseignent à la saisir d'un bond quand elle s'enfuit, ils leur apprennent enfin à la manger. Et les cerfs? N'exercent-ils pas à la course leurs petits faons sitôt qu'ils sont nés, ne leur apprennent-ils pas à s'exercer à la fuite? Ils les mènent en des lieux escarpés pour leur montrer la manière de sauter, ces exercices ayant pour but de les mettre à l'abri des pièges tendus par les chasseurs. La tradition attribue aux éléphants et aux dauphins un véritable art pédagogique dans leur façon d'élever leurs petits. Chez les rossignols, nous trouvons les

fonctions de maître et d'élève, le plus âgé donnant le ton, faisant recommencer, rectifiant, le plus jeune répétant et corrigeant ses fautes. Or, tout comme le chien est né pour chasser, l'oiseau pour voler, le cheval pour courir, le bœuf pour labourer, de même l'homme est né pour philosopher et accomplir des actions vertueuses; et de même que chaque espèce animale apprend avec une très grande facilité ce pour quoi elle est née, l'homme comprend sans la moindre peine l'enseignement du bien et de la vertu pour lequel la force de la nature a déposé en nous de puissantes semences, pour peu qu'à l'inclination naturelle viennent s'ajouter les efforts du maître. Or est-il pire absurdité? Les animaux privés de raison connaissent et se rappellent leur devoir envers leurs petits, et l'homme, que le privilège de la raison distingue des bêtes, ignorerait ce qu'il doit à la nature, à l'affection, à Dieu?

(ÉRASME, trad. Margolin, 1966 : 398-401).

Des textes comme ceux-ci, nombreux dans son œuvre, posent évidemment le problème des sources d'Érasme en ce qui concerne la psychologie et le comportement des animaux (HECKMANN, 1916). À ceux que ce sujet — la zoologie d'un humaniste — intéresse, je recommande la lecture des *Adages* d'Érasme, inépuisable collection de proverbes commentés, dont le contenu a beaucoup inspiré les éditeurs de recueils d'emblèmes et les peintres animaliers⁴. Cet ouvrage est une véritable arche de Noé dont j'ai entrepris de recenser tous les pensionnaires, en déterminant ce qu'ils représentent, certains animaux pouvant avoir une image équivoque. Un tel travail nécessite la lecture attentive des 4 151 proverbes, les animaux allant souvent se nicher dans les commentaires de proverbes qui ne les concernent pas. Ainsi, ce n'est pas dans les trois adages consacrés au dauphin, mais dans celui intitulé *Festina lente* que l'on trouve le plus long développement sur cet animal, qui était représenté sur la marque typographique de l'imprimeur vénitien Alde Manuce auquel le proverbe rend hommage. C'est là aussi qu'Érasme parle du rémora, petit poisson qui aurait pu remplacer l'ancre

⁴ Comme en témoignent notamment trois aquarelles de l'artiste anversois Joris Hoefnagel (1542-1600), reproduites et analysées par KORENY, 1985 : n^{os} 38, 39 et 44. Cf. *LB*, II : col. 757 C; 51 D et 163 E; 383 E et 224 D; sur cet artiste et son inspiration érasmiennne, voir WILBERG VIGNAU-SCHUURMAN, 1969. — Voir aussi l'estampe de Pierre Bruegel, « L'âne à l'école », illustration de deux au moins des trente adages relatifs à l'âne (*LB*, II : col. 164 B et 980 F) : LEBEER, 1969 : 60-62.

autour de laquelle s'enroule le dauphin, *ad significandam tarditatem* (*LB*, II : col. 397 B–407 D)⁵.

L'intérêt principal des *Adages* réside dans le fait qu'Érasme, en particulier lorsqu'il se livre à des considérations zoologiques, y cite toutes ses sources, qu'il les confronte avec ses observations personnelles (*LB*, II : col. 353 B-D)⁶, qu'il les rapproche, notant et discutant les variantes, éclairant Pline à l'aide d'Aristote, corrigeant la traduction de Théodore de Gaza⁷. L'humaniste soumet à la critique les textes qu'il exploite : ainsi, dans le commentaire de l'adage *I modo, venare leporem, nunc itym tenes*, il conjecture que le texte de Plaute (*Captifs*, 184) est corrompu (*depravatum*), qu'il ne faut pas lire *itym*, ni corriger en *ichthyn*, car l'oiseau et le poisson, dit-il, ne sont d'aucune utilité pour la chasse au lièvre, ce qui le conduit à proposer *ictin* (en latin *viverra*, le furet), alors qu'il faut lire *irim* (le hérisson) [*LB*, II : col. 857 C–858 B]. Lorsqu'il dispose de tous les instruments nécessaires à l'établissement du texte, Érasme rectifie les leçons fautives, en donnant ses références, comme dans l'adage *Rana Seriphia* :

*quanquam in vulgatis exemplaribus cicadarum
Seriphiarum mentio fit, non ranarum : sed germanam lectionem
Hermolaus [Barbaro] ex fide veterum codicum restituit.*

Érasme possédait les *Castigationes in Plinium* de cet humaniste italien (*LB*, II : col. 193 C-E; cf. HUSNER, 1936 : 242, n° 279), mais aussi la compilation suivie d'un *De vi et natura animalium* du naturaliste français Pierre Gilles, publiée à Lyon en 1533 avec une dédicace à François I^{er} (HUSNER, 1936 : 242, n° 316)⁸. Si, pour les *Halieutiques* de Oppien, dont il possédait le texte grec et une traduction latine (HUSNER, 1936 : 239, n° 89), il n'avait pas besoin de l'ouvrage de Pierre Gilles, c'est sans doute d'après cette compilation qu'il cite Élien, auteur particulièrement apprécié par le père de la zoologie française, dont Rabelais se moque lorsqu'il raconte la visite

⁵ Sur le rémora, voir aussi RABELAIS, V, 29.

⁶ *Eum nos vidimus in Alpibus*, note-t-il à propos d'un vermisseau dont parle Aristote.

⁷ Voir notamment *ASD*, II-6 : 406, l. et n. 240–241; 412–413, l. et n. 426–445; *LB*, II : col. 339 A-B, 695 B, 860 D; *ASD*, I-3 : 625, l. 137–142. — Érasme disposait du texte grec et de la traduction : voir HUSNER, 1936 : 240, n^{os} 211, 212, 214, 215.

⁸ Cf. BAUDRIER, VIII, 1910 : 70. Voir aussi *ibidem*, VIII : 77 et 85; IX : 252, 286 et 300. Sur Pierre Gilles, voir *Dictionnaire de biographie française*, XVI (1985) : col. 45–46.

de Pantagruel au pays de Satin, où les bêtes et les oiseaux sont de tapisserie (RABELAIS, V, 30).

Les sources principales d'Érasme — les plus fréquemment citées — sont, si j'ose dire, plus classiques : Ésope, dont il conserve une édition bilingue (grec et latin) [HUSNER, 1936 : 240, n° 198], Aristote, dont il a longuement préfacé la deuxième édition complète (Bâle, 1531) [ALLEN : n° 2432], et Pline l'Ancien dont il a préfacé l'édition bâloise de 1525 et dont il possède un précieux index (ALLEN : n° 1544; cf. HUSNER, 1936 : 240, n°s 205, 206, 207; 244, n° 412). Deux colloques illustrent la dette contractée par Érasme envers ces deux auteurs : Pline est omniprésent dans le colloque *Amicitia*, sur les affinités ou répulsions instinctives entre les espèces animales (ASD, I-3 : 700–709); Aristote fournit la matière du dialogue consacré aux différents jeux d'osselets (ASD, I-3 : 620–628). On notera que les idées et les exemples évoqués dans le premier colloque sont développés dans le *Dulce bellum inexpertis*, long adage sur le thème de la guerre et de la paix, et dans la *Querela pacis* ou *Complainte de la paix* (trad. MARGOLIN, 1973 : 112–148; 205–240).

L'homme a décidément bien des choses à apprendre de l'animal, et dans tous les domaines : l'amour du prochain et le pacifisme, l'amour maternel⁹, l'éducation. Au *De pueris* déjà évoqué, on associera le *De recta pronuntiatione* (mars 1528), qui en constitue l'ébauche et qui est un dialogue sur la prononciation du grec et du latin entre un lion (*Leo*) et un ours (*Ursus*). Voilà qui a de quoi étonner, même si l'on se souvient qu'Érasme voit une allégorie de l'éducation dans les lèchages assidus que la maman ourse prodigue à son ourson. D'entrée de jeu, toutefois, le lion donne la clé de l'œuvre : l'homme, dit-il, se distingue de l'animal non par la raison, mais par la parole, et je veux faire en sorte que mon lionceau nouveau-né « puisse avoir vraiment l'air d'un petit d'homme »¹⁰.

L'homme a pour nature de parler; la nature prévoyante a implanté en lui l'aptitude à apprendre ce qui lui est propre :

⁹ Outre le *De pueris* évoqué plus haut, voir aussi le colloque *Puerpera* (février 1526), à propos de l'allaitement maternel : ASD, I-3 : 457–458.

¹⁰ ASD, I-4 : 14. — On nous permettra de renvoyer ici à CHOMARAT, 1981 : 66–68, dont nous reproduisons l'analyse et la traduction.

Tant que l'enfant se traîne à quatre pattes, tant qu'il ne produit aucun son humain, il paraît semblable à un quadrupède et nous ne reconnaissons pas l'homme en lui. Mais dès qu'il commence à essayer de prononcer nos mots, alors seulement nous le couvrons de baisers comme un être né de nous.

Par la naissance, on n'est pas homme, mais seulement capable de recevoir la nature humaine. C'est l'éducation qui fait l'homme, mais elle ne réussit pas toujours et beaucoup d'êtres en apparence humains ne savent pas parler, entendons bien parler :

Je vois, dit le lion, tant de gens qui, au lieu de parler avec une voix humaine, aboient comme le chien, hennissent comme le cheval, grognent comme le porc, meuglent comme la vache, glapissent comme le renard, strident comme la cigale, blatèrent comme le chameau, barrissent comme l'éléphant, grommellent comme le sanglier, feulent comme le léopard, grognent comme l'ours, braient comme l'âne, bêlent comme le mouton, jabetent comme l'oie, jacassent comme la pie, croassent comme la corneille et le corbeau, craquètent comme la cigogne, sifflent comme l'oie, bref copient n'importe quel animal plutôt que de parler humainement.

On aurait tort de voir dans ce couplet brillant un simple divertissement : pour Érasme, beaucoup d'êtres à face humaine ne sont que des animaux, soit parce qu'ils ont perdu la raison, soit parce qu'ils sont esclaves de leurs appétits grossiers¹¹, soit parce qu'ils sont incultes, soit parce qu'ils sont mal élevés : c'est dans le monde animal que l'auteur du *De civilitate morum puerilium libellus* va chercher la plupart des attitudes archétypiques qui constituent son code des interdits (*LB*, I : col. 1033 A – 1044 B)¹². On devinera que les animaux – cela n'a rien que de très classique – servent également à insulter et que les noms d'oiseaux ne constituent pas les seules injures : ainsi l'Université de Louvain est « un lieu où, en grand nombre,

¹¹ On ne s'étonnera pas que Thomas More partage le sentiment d'Érasme : voir notamment MARC'HADOUR, 1971 : 143.

¹² Le poulpe, le thon, le hérisson, le taureau, l'éléphant, le chien, la cigogne, le chat, le cochon, la tourterelle et le catoblèpe (cf. RABELAIS, V, 29) figurent dans le bestiaire de cet ouvrage.

grognent des porcs, braient des ânes, blatèrent des chameaux, jabotent des geais, jacassent des pies » (*ASD*, I-3 : 412-413)¹³.

Mais revenons à l'ours et au lion, qui insistent évidemment sur la nécessité de faire commencer l'apprentissage le plus tôt possible, en utilisant le goût particulier qu'ont les enfants pour l'imitation (un goût qu'ils partagent avec les singes, les perroquets, les sansonnets) [MARGOLIN, 1966 : 444-445], au point qu'ils brûlent du désir de reproduire tout ce qu'ils ont vu et entendu. Érasme recommande d'utiliser des images pour raconter aux enfants des fables et des apologues, mais aussi pour leur

apprendre les noms d'arbres, d'herbes et d'animaux, en même temps que la nature propre à ces êtres, spécialement ceux qui ne se rencontrent pas partout, tels que rhinocéros, tragélaphe, pélican, âne des Indes, éléphant. Par exemple, une vignette représentera un éléphant, qu'un « dragon » étreint dans ses replis en ayant enroulé sa queue autour de ses pattes de devant. Cette représentation nouvelle fait la joie du petit : que fera alors le maître ? il lui apprendra que le gros animal se dit en grec ἐλέφαντα et en latin de même, à ceci près que, selon les formes de la déclinaison latine, nous disons parfois : *elephantus elephanti*. Il lui montrera ce que les Grecs appellent προβοσχίδα (trompe) et les Latins *manum* (main) parce que c'est avec elle que l'éléphant saisit sa nourriture. Il lui fera remarquer que cet animal ne respire pas par la bouche, comme nous, mais par sa trompe ; il lui montrera ses défenses, en saillie de part et d'autre, d'où l'on tire l'ivoire, denrée fort appréciée des riches, et en même temps, il lui présentera un peigne en ivoire. Il lui apprendra ensuite qu'il y a aux Indes des « dragons » d'une taille aussi énorme. Que *dracon* (« dragon ») est un vocable commun au grec et au latin, à ceci près que nous le déclinons selon nos habitudes, alors que les Grecs disent δράκοντος sur le modèle de λέοντος d'où le féminin *dracaena* sur le modèle de *leena*. Il lui apprendra qu'entre ces « dragons » et les éléphants, une guerre inexpiable est déclarée depuis toujours. Et si l'enfant est encore plus avide de science, le maître pourra rapporter bien d'autres traits touchant la nature des éléphants et des « dragons ». La plupart des enfants prennent du plaisir à des

¹³ Les chameaux sont les carmes ; quant aux pies, leur plumage fait penser à l'habit des dominicains. Voir aussi CHOMARAT, 1981 : 69-70.

scènes de chasse imagées : que de variétés d'arbres, de plantes, d'oiseaux, de quadrupèdes peut-on leur faire ainsi connaître en jouant! (ÉRASME, trad. Margolin, 1966 : 446-447).

Ainsi, l'apprentissage de la langue latine va de pair avec l'initiation aux sciences naturelles. La connaissance du nom associée à celle des caractéristiques essentielles de l'animal n'est pas purement verbale, puisqu'elle fait appel aux qualités d'observation de l'enfant. Certes, celui-ci a peu de chance de rencontrer des éléphants, des rhinocéros et surtout des dragons, mais le passage se fait tout naturellement entre les *tabulae pictae* (qui peuvent aussi bien être des tapisseries) représentant des animaux exotiques (on pense bien sûr au rhinocéros de Dürer) et les tableaux vivants représentés par les arbres, les plantes, les quadrupèdes, les spectacles de chasse qu'il peut voir quotidiennement : « À quoi bon peindre des oies, des poules et des canards ? » s'exclame le maître de maison du *Convivium religiosum* (ASD, I-3 : 236-239)¹⁴. Ces animaux-là, ils peuvent même les voir dans les églises : une miséricorde de Walcourt, sans doute contemporaine d'Érasme, ne représente-t-elle pas un renard prêchant du haut de sa chaire devant un auditoire d'oies ? La scène paraît inspirée d'un autre tableau décrit dans les *Colloques*, celui qui permet à l'aubergiste de montrer comment les moines travaillent :

Regardez ce tableau tout près de vous à gauche. Vous y voyez un renard qui prêche, mais derrière lui, une oie sort la tête hors de son capuchon. Vous voyez ensuite un loup qui absout un pénitent, mais on voit paraître un quartier de mouton caché sous sa robe. Vous voyez un singe en habit de franciscain qui assiste un malade ; d'une main il présente la croix, et de l'autre, il fouille dans la bourse du malade.

(HERMANT, 1935 : 56; cf. ASD, I-3 : 391, l. 56-30).

L'intérêt des *tabulae pictae* est à la fois d'enrichir le vocabulaire de l'enfant par l'apprentissage de mots rares (*copia verborum*) et d'étendre ses connaissances de la nature (*copia rerum*). Et la connaissance des mots et des choses permet l'enrichissement du style, comme on peut le voir dans le traité de rhétorique d'Érasme, intitulé *De duplici copia verborum ac rerum*, notamment dans le chapitre consacré à l'apologue comme procédé

¹⁴ Le personnage présente une fresque où figurent de nombreux animaux exotiques.

permettant d'enrichir le discours. Pour réussir dans ce genre, note Érasme, il faut bien connaître le monde animal :

animantium naturas (sunt autem infinitae varietatis) penitus animadversas habere necesse est.

Ces connaissances permettent de dilater l'*exemplum* par la description détaillée des animaux mis en scène. L'humaniste donne l'exemple de la fable de l'escarbot à la recherche de l'aigle et rappelle qu'il s'est amusé dans les *Adages* à montrer ce que l'on pouvait en tirer en partant d'Ésope, en s'inspirant de la *Batrachomyomachie*, en utilisant tous les naturalistes anciens (*ASD*, I-6 : 254-256)¹⁵.

Divertissement inspiré de la zoologie, l'adage *Scarabeus aquilam quaerens* est aussi une satire burlesque des rois, des princes et des hommes de guerre, « nos aigles ». Il mériterait à lui seul une étude (*ASD*, II-6 : 395-424)¹⁶. On notera qu'Érasme ne sépare pas l'apologue des légendes relatives à des animaux extraordinaires comme le Bucéphale d'Alexandre et qu'il n'hésite pas, à l'exemple d'Horace (le rat des villes et le rat des champs)¹⁷, à prêter aux animaux un langage conforme au caractère des personnes qu'ils représentent.

Le bestiaire du *De copia* se poursuit évidemment dans le chapitre consacré aux comparaisons.

Addantur his quae sumuntur ab animantibus : muliere loquacior, passere salacior, hirco libidiniosior, ceruo viuacior, coruo viuacior, cornice viuacior, graculo loquacior, luscinia vocalior, dipsade nocentior, vulpe fraudulentior, echino asperior, anguilla lubricus magis, lepore timidior, pisce sanior, delphino lasciuior, phoenice rarior, scropha foecundior alba, nigro cygno rarior, albo coruo rarior, vulture edacior, scorpio improbior, iaculis inexpectior aut pestilentior, testudine tardior, cochlea contractior, glire somniculosior, sue indocior, asello tardior, hydra immitior, dama timidior, tauro robustior,

¹⁵ Cf. ÉSOPE, *Fables*, éd. et trad. par É. CHAMBRY, 1927 : 5, n° 4.

¹⁶ Longs extraits traduits en français par MARGOLIN, 1973 : 164-176. Sur cet adage, qui est l'illustration des conseils donnés dans le *De copia* sur l'utilisation et le développement de l'apologue, je me permets de renvoyer à ma communication *Zoologie et rhétorique chez Érasme*, présentée au colloque organisé à Luxembourg par l'Association *Pro Latinitate*, du 14 au 16 juin 1990 (sous presse).

¹⁷ HORACE, *Satires*, II, 6, 78 sv. Cf. ÉSOPE, *Fables* : n° 243 Chambry.

hirudine bibacior, cane rixosior, equo indomito ferocior, vrso hispidior, tipula leuior, simia lasciuior, cane adulantior, fele rapacior, ceruo demissis auribus surdior, laro stultior, coccyce importunior, scarabeo improbior.

Toutes ces expressions proverbiales figurent dans les *Adages*, où Érasme exploite les poètes autant que les naturalistes (la source de *glire sommiculosior* est Martial, celle de *dama timidior* Virgile) [ASD, I-6 : 108–109]¹⁸.

Si des comparaisons on veut passer aux métaphores, il n'y a qu'à se plonger dans les *Parabolae sive similia* (décembre 1514), autre bestiaire, du moins dans la partie inspirée d'Aristote, de Théophraste, de Pline, de ceux qu'Érasme appelle *physiologi*, par opposition aux moralistes. Cette partie est d'ailleurs plus originale que les autres, puisqu'Érasme ne tire des naturalistes anciens que les considérations d'anatomie, de physiologie et de psychologie comparée qui constituent la première moitié de la « parabole », l'autre moitié est de lui, le fait banal, curieux, étrange, frappant tiré d'une source savante étant souvent l'occasion de formuler une leçon de morale :

- Si un cheval est efflanqué, ce n'est pas sa faute mais celle des palefreniers; de même si le peuple a de mauvaises mœurs, la faute en est aux évêques ou aux princes.
- Comme les pies ont un extraordinaire désir d'imiter le langage humain au point que quelquefois elles meurent à force d'essayer, de même certains trouvent agréable d'apprendre par cœur petites prières et psaumes et de les dire à haute voix à tout bout de champ.
- Comme on ne voit pas les cigognes quand elles arrivent, mais après leur arrivée, et qu'on n'observe pas leur départ mais qu'on le constate après coup, car leurs migrations se font de nuit et en secret, de même nul ne s'aperçoit que la jeunesse s'en va, mais qu'elle s'en est allée, et nous ne sentons pas venir la vieillesse, nous le voyons quand elle est venue.

(ASD, I-5 : 84–85; cf. CHOMARAT, 1981 : 794–801).

Derrière le zoologiste Érasme se cache tantôt le pédagogue, tantôt le pacifiste, toujours le moraliste, souvent le théologien et l'exégète, comme en témoignent ses *Annotations au Nouveau Testament*, qui fourmillent de références aux zoologistes anciens et de considérations — parfois

¹⁸ La liste est loin d'être close; il faudrait notamment y adjoindre les animaux fabuleux : *Pegaso velocior, Phoenixe vivacior* (LB, II : col. 1000 A et 429 A).

très originales – sur les animaux de la Bible¹⁹, et ses commentaires de psaumes²⁰. Ainsi, commentant le verset 12 (« Tu fais se dessécher comme une araignée ce que l'homme a de plus précieux ») du psaume 38, Érasme y va de son petit bestiaire allégorique, sort ses fiches sur l'araignée et ne résiste pas au plaisir de résumer le début du livre VI des *Métamorphoses* où se trouve contée l'histoire de la malheureuse Arachné que Pallas changea en araignée (CHOMARAT, 1981 : 679). Le thème de la métamorphose est également souvent exploité dans les œuvres à caractère plus profane. Ainsi, dans les Colloques :

- Le Christ peut nous changer soudainement en hommes nouveaux.
- Il peut aussi nous changer en porcs, bœufs, ânes et chameaux, ce qui, je crois, est plus facile que de faire de nous des hommes vertueux.
- Ah! s'il n'y avait pas dans le monde d'êtres pires que les porcs, bœufs, ânes et chameaux. Mais on en voit qui sont plus violents que des lions, plus rapaces que des loups, plus salaces que des moineaux, plus enragés que des chiens, plus venimeux que des vipères.
- Il est donc temps maintenant que tu te transformes de bête brute en être humain.

(ASD, I-3 : 608–609; CHOMARAT, 1981 : 920).

Quant à moi, il est temps que je m'arrête. Si j'ai été plus bavard qu'un choucas (*LB*, II : col. 165 C, 270 B), c'est parce que j'ai voulu imiter, sur le conseil d'Érasme, l'insecte qui lui est peut-être le plus cher, puisqu'il ne lui inspire pas moins de quinze métaphores :

Comme l'abeille diligente, l'étudiant voltigera par tous les jardins des auteurs, se posera sur toutes leurs fleurs, partout recueillant un peu de nectar qu'il transportera dans sa ruche. Et puisqu'il y

¹⁹ Voir notamment la longue note relative aux sauterelles dont se nourrissait saint Jean-Baptiste (*Mt.*, 3, 4), dans *LB*, VI : col. 18E–20 B.

²⁰ Il ne faudrait pas oublier les *Paraphrases*, encore qu'il arrive qu'Érasme s'y montre moins prolix que dans ... les *Adages* : voir *LB*, VII : col. 122D (*Mt.*, 23, 24) et *LB*, II : col. 948 A-C. La lecture de l'*Ecclesiastes* n'est pas moins intéressante, Érasme conseillant au prédicateur de ne pas hésiter à se référer au monde animal : voir notamment *LB*, V : col. 866 A-F, 927 E-F, 1008 D.

a chez eux une telle fécondité d'idées qu'on ne saurait toutes les cueillir, il en choisira du moins les principales et les accommodera à la structure de son œuvre personnelle.

(ASD, I-6 : 262, l. 612-617; CHOMARAT, 1981 : 802-803).

Bibliographie

Abréviations

ASD : *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami ...* (éd. critique), Amsterdam, North-Holland Publishing Company, depuis 1969.

LB : *Desiderii Erasmi Roterodami opera omnia emendatiora et auctiora*, 10 t. en 11 vol. in-folio, Leyde, 1703-1706.

ALLEN P.S., *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, 12 vol. in-8°, Oxford, Clarendon Press, 1906-1958. Traduction française intégrale : *La correspondance d'Érasme*, 12 vol. in-8°, Bruxelles, University Press, 1967-1984.

BAUDRIER J., *Bibliographie lyonnaise*, 12 vol., Lyon-Paris, A. Brun, 1895-1921.

BIERLAIRE F., *Érasme, la table et les manières de table*, dans *Pratiques et discours alimentaires à la Renaissance*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1982.

CHAMBRY É., *Ésope. Fables*, édit.-trad., Paris, Les Belles Lettres, 1927.

CHOMARAT J., *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, I - II, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

Dictionnaire de biographie française, XVI (Paris, Letouzey-Ané, 1985).

ÉRASME, *Éloge de la Folie*, trad. par P. DE NOLHAC, Paris, Garnier, 1953.

ÉRASME, *Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis*, éd.-trad. par J.-Cl. MARGOLIN, Genève, Droz, 1966.

GERLO A., *Érasme et ses portraitistes*, 2^e éd., Nieuwkoop, B. De Graaf, 1969.

HECKMANN J., *Die Äusserungen des Desiderius Erasmus von Rotterdam zur Tierpsychologie*, dans *Renaissance und Philosophie. Beiträge zur Geschichte der Philosophie*, 13 (1916), pp. 113-206.

HERMANT P., *Le folklore dans les écrits d'Érasme*, dans *Le Folklore brabançon*, 14^e année, n° 84 (juin 1935).

- HOYOUX J., *Le carême et l'hygiène au temps d'Érasme*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, 57 (1950), pp. 111-120.
- HOYOUX J., *Les voyages d'Érasme et de Jérôme Aléandre*, dans *Colloquium Erasmianum*, Mons, 1968.
- HUSNER F., *Die Bibliothek des Erasmus*, dans *Gedenkschrift zum 400. Todestag des Erasmus von Rotterdam*, Bâle, 1936.
- KORENY F., *Albrecht Dürer und die Tier- und Pflanzenstudien der Renaissance*, Munich, Prestel-Verlag, 1985.
- LAWARRÉE G., *Érasme et l'argent*, mémoire de licence dactylographié, Liège, 1973.
- LEBEER L., *Catalogue raisonné des estampes de Bruegel l'Ancien*, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I^{er}, 1969.
- MARC'HADOUR G., *Thomas More ou la sage folie*, Paris, Seghers, 1971.
- MARGOLIN J.-Cl., *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, Paris, Aubier Montaigne, 1973.
- RÉAU L., *Iconographie de l'art chrétien*, III, Paris, P.U.F., 1958.
- WILBERG VIGNAU-SCHURMAN Th. A. G., *Die emblematischen Elementen im Werke Joris Hoefnagels*, 2 vol., Leyde, 1969.

Discussion

Jean-Marie CORDY : Mis à part le dernier exemple que vous avez cité sur l'abeille, il me semble, d'après votre exposé, qu'Érasme a un regard plutôt négatif et critique vis-à-vis des animaux et qu'il les utilise essentiellement à titre d'exemple, pour souligner les défauts de l'homme.

Franz BIERLAIRE : Votre impression vient sans doute des citations que j'ai faites. Ce n'est pas la mienne, mais seul un inventaire détaillé de l'arche de Noé que constituent les *Adages* permettrait de nous départager.

Marianne MESNIL : N'y a-t-il pas lieu d'opposer le bestiaire sous-jacent à l'œuvre d'Érasme que vous avez évoquée à celui de l'œuvre de Rabelais? Le premier semble exclusivement nourri des sources humanistes, des auteurs de la « culture savante » gréco-latine, tandis que le second possède, en outre, une connaissance très fine de la « culture populaire » de son temps (cf. l'ouvrage désormais classique de Bakhtine), qui suggère un autre rapport au monde animal.

Franz BIERLAIRE : Une comparaison plus poussée entre Érasme et Rabelais serait effectivement intéressante. Je vous avoue que je n'ai pas eu le temps de relire l'ouvrage de M. Bakhtine (*L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970).

Liliane BODSON : Ma remarque porte sur l'emploi du mot « dragon » et les confusions que les traductions usuelles du grec *drakon* ou de l'emprunt sous la forme *draco* qu'en a fait le latin. L'animal imaginaire, monstre serpentiforme ailé, cracheur de feu, etc., appartient à la pensée et à l'art médiévaux. Le français « dragon » (angl. dragon; all. Dragon; etc.) provient d'une translittération du latin *draco* qui désigne, à l'exemple des acceptions du grec « drakon », soit les couleuvres du genre *Elaphe* quand il s'agit des grands serpents européens non venimeux, soit les pythons de l'Afrique ou de l'Inde quand il s'agit des grands serpents constricteurs propres à ces régions. (Cf. L. BODSON, *Observations sur la formation du vocabulaire scientifique : les noms de serpents en grec et en latin*, dans *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique*, 8 [1986] : 67–69, 76).

Jean LECLERCQ : Je suis impressionné par l'importance des emprunts faits aux *Adages* d'Érasme par le miniaturiste anversois Joris Hoefnagel (1542–1600). Mais surtout, je suis perplexe devant le dessin où, pour évoquer *Sub omni lapide dormit scorpius*, Hoefnagel représente justement un vrai scorpion et un beaucoup plus gros lucane, ailes déployées. Il devait pourtant savoir que celui-ci est absolument inoffensif.

Franz BIERLAIRE : Je ne m'explique pas non plus cette confusion. Les deux proverbes font allusion au scorpion. Sans doute l'artiste avait-il envie de représenter un lucane ...

